

Laval théologique et philosophique



Joseph MOREAU, *Le Dieu des philosophes*, (Leibniz, Kant et nous). Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1969. Un volume (13 X 21 cm) de 166 pages

Alphonse-Marie Parent

Volume 26, numéro 2, 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020177ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020177ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Parent, A.-M. (1970). Compte rendu de [Joseph MOREAU, *Le Dieu des philosophes*, (Leibniz, Kant et nous). Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1969. Un volume (13 X 21 cm) de 166 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 26(2), 205–206. <https://doi.org/10.7202/1020177ar>

prolongement de l'histoire religieuse d'Israël ; qu'elle reconnaisse au *Dieu vivant* la place primordiale qui lui revient dans la foi d'Israël ; que le rôle du mythe dans l'A.T. soit mieux étudié ; que l'histoire du canon retienne davantage l'attention ; enfin, que l'on élabore une théologie biblique qui englobe les deux Testaments. Cette étude de Jacob laisse voir quels problèmes attendent le théologien bibliste de l'A.T. et quelles formes pourrait en prendre le traitement. — L'étude que H. H. Rowley consacre à « l'histoire de la secte qumranienne » s'attache surtout à des points de chronologie. Quand la secte prit-elle naissance ? Quand émigra-t-elle à Qumrân, puis à Damas, pour revenir à Qumrân ? Quelle est la période dominée par le Maître de Justice ? L'A. situe entre les années 200 B.C. et 68 A.D. la vie de la secte. C'est bien vers la ville de Damas qu'après la mort du Maître de Justice (survenue en 171 B.C.) que la secte émigra pour quelques années. L'A. tient compte des données fournies par l'histoire politique du temps, la littérature du premier siècle chrétien et l'archéologie. Les indications bibliographiques sont d'une grande richesse. La rigueur du développement et l'abondance des matériaux utilisés font de cette étude une excellente introduction à l'histoire de la secte qumranienne. — Le recueil se termine sur un exposé de R. Le Déaut intitulé « Les études targumiques. État de la recherche et perspectives pour l'exégèse de l'A.T. ». L'A. date le plus précisément possible les recensions targumiques qui nous sont parvenues. Il dresse l'arbre généalogique, dirions-nous, des targums du Pentateuque. Une conclusion majeure de son étude est que l'ère préchrétienne connut des textes targumiques et que, dès lors, les targums constituent d'excellents témoins de l'exégèse juive contemporaine des derniers livres de l'A.T.. Les targums aident à connaître la période du judaïsme intertestamentaire et du judaïsme contemporain des débuts du christianisme. Nous aurions désiré, peut-être à tort, que l'A. définisse plus nettement les caractéristiques du genre littéraire targum et, si possible, les horizons théologiques des principaux targums.

Le présent recueil des Journées bibliques de Louvain est d'une richesse incontestable.

Il fournit des « états de question » précieux, surtout sur les principaux groupes de livres de l'A.T. Peut-être aurait-on supprimé avec avantage certaines contributions de moindre qualité ou portant sur des points de détail, pour leur substituer des « états de question » portant sur des *disciplines*, cette fois (archéologie, géographie, philologie, histoire, etc.). Le recueil y aurait gagné en unité. Son utilité, déjà considérable, en aurait été accrue.

Paul-Emile LANGEVIN, S.J.

Joseph MOREAU, *Le Dieu des philosophes*, (Leibniz, Kant et nous). Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1969. Un volume (13 × 21 cm) de 166 pages.

Le Dieu des philosophes, c'est en l'occurrence celui de Leibniz et surtout celui de Kant, car c'est une étude rigoureuse de Kant et particulièrement de son ouvrage intitulée *L'Unique Fondement possible d'une démonstration de l'existence de Dieu* que M. Joseph Moreau, professeur à l'Université de Bordeaux, nous offre dans ce volume. D'ailleurs, « le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Aristote ou de Descartes, sont autant de représentations différentes, mais elles visent le même être. Il n'y a qu'un Dieu, bien qu'il y ait de lui une diversité de conceptions ou d'images ».

« L'éclipse de l'idée de Dieu (Dieu est mort) va de pair avec l'incapacité de distinguer entre la vérité et l'opinion ; elle témoigne du déclin de l'esprit critique, obnubilé par la vogue des prétendues « sciences humaines. »

Kant a prétendu établir l'impossibilité de toute preuve spéculative de l'existence de Dieu. Il rejette d'une part la preuve ontologique, il rejette aussi les preuves *a posteriori*, c'est-à-dire à partir des êtres contingents et de l'ordre du monde. Il ne s'ensuit pas de là qu'il nie l'existence de Dieu. Cette existence s'impose pour des raisons pratiques. S'il est impossible de démontrer l'existence de Dieu, il l'est tout autant de prouver qu'il n'est pas.

Il est difficile de résumer l'ouvrage si dense de M. Moreau. On peut en signaler

les différents chapitres : Kant et l'argument ontologique ; Leibniz et la raison de l'existence ; l'Être nécessaire et la contingence du monde ; la possibilité et son fondement ; la théologie transcendentale ; la théologie naturelle et la science ; la finalité naturelle et la théologie physique ; la liberté et la théologie morale ; Dieu et la philosophie réflexive.

« La philosophie ne prétend pas à la connaissance parfaite de l'essence divine... Ce qu'il lui appartient de montrer, c'est que l'idée de Dieu n'est pas un produit de l'imagination ou de la coutume, qu'elle s'impose à la réflexion rationnelle ». Le Dieu des philosophes, selon S. Augustin, est conçu comme la cause de l'existence, la raison de l'intelligence et la règle de la conduite. Il s'agissait alors des platoniciens. Le rôle de la philosophie est modeste en ce qui regarde Dieu, mais il est plus que jamais nécessaire ; c'est d'attester que ce qu'on appelle « la mort de Dieu » n'est qu'un phénomène social indiquant qu'on ne veut plus parler de Dieu, mais entraînant aussi la mort de l'homme.

A.-M. PARENT

Karl Hermann SCHEKLE, *La Parole et l'Esprit*. Traduit de l'allemand par Henri Rochais. Collection *Méditations théologiques*, Paris, Desclée de Brouwer, 1969, (12.5 × 19.5 cm), 144 pages.

L'A. traite de la Parole et de l'Esprit en deux parties bien distinctes ; mais les deux thèmes sont intimement liés, dans la pensée de l'A. Il ne peut y avoir Esprit du Christ sans Parole du Christ.

Mais où peut-on reconnaître la Parole de Dieu ? L'Écriture — parole écrite — n'est pas la parole immédiate de Dieu, en ce sens qu'elle ne saurait constituer un appel direct et personnel adressé à chaque homme d'aujourd'hui. La Parole de Dieu découvre sa présence là où elle manifeste son efficacité, c'est-à-dire dans la prédication par l'intermédiaire de laquelle la Parole rejoint l'homme de chaque époque et de chaque milieu. Aussi la *prédication* ne serait-elle pas le *moment de vérité* de la théologie, comme le pense l'A. ?

Cet ouvrage facile d'accès exprime des vues d'un grand intérêt sur un problème contemporain de la pensée chrétienne. Il a de plus le mérite de tenir constamment le lecteur près des sources bibliques.

Colette DUBEAU

Henry B. VEATCH, *Two logics : The Conflict between Classical and Neo-Analytic Philosophy*. Evanston, Illinois, Northwestern University Press, 1969. Un vol. (16 × 24 cm) de 280 pages, \$8.00.

The title of Professor Henry Veatch's newest book might lead the casual reader to the conclusion that the author's sole intention was to examine the conflict between two schools of philosophy. In point of fact, however, a much more ambitious task is proposed, which is no less than the confrontation of two radically different kinds of knowledge, each of which is inexorably tied to a particular type of method, or "logic" as Professor Veatch would have it. These kinds of knowledge are usually designated as scientific and humanistic ; and, as we have been told for some years now by no less imposing philosophical figures than Ortega y Gasset and C. P. Snow, they divide the intellectual world into two distinct cultures. Professor Veatch goes far beyond any vague re-hashing of the characteristics of these two cultures. His purpose is to show *how* they differ. He even makes so bold as to advance the thesis that what characterizes humanistic culture, as over against scientific culture, is the use of a what-logic. Hardly have the average reader's shock and astonishment permitted him to continue his perusal when he realizes that the battle-lines have been drawn, and that he is about to become a spectator to a conflict not unlike that which pitted David against Goliath, or, perhaps better, Hercules against the hydra. The author undertakes the defense of the humanities in the name of their foremost discipline — traditional philosophy, proposing to show not only that traditional philosophy has a right to an autonomous existence, but that the type of knowledge which it obtains,